

**REVUE**  
**DE PARIS**



*Nouvelle Série. — Année 1842*



**TOME NEUVIÈME**



**PARIS**  
**AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS**  
**QUAI MALAQUAIS, 17**

—  
**1842**

---

## Critique Littéraire.

---

### *Commentaire Géographique sur la Bible,*

PAR M. LÉON DE LABORDE (1).

---

Examiner, au point de vue géographique, les récits de la Bible, en démontrer l'exacte concordance avec les observations des voyageurs et des naturalistes, tel est l'objet de cet ouvrage. Ainsi conçu, il se distingue évidemment de la multitude des commentaires bibliques. L'auteur n'y procède pas en philosophe ou en théologien; il n'appartient à aucune secte, à aucune école. C'est un voyageur, homme de sens et d'érudition, qui, parcourant, la Bible à la main, le théâtre des grands évènements qu'elle raconte, en recherche attentivement les vestiges, interroge sur sa route les monumens qui en ont gardé l'empreinte, et qui déposent encore de leur authenticité.

On comprend dès-lors quelle haute intention dirige M. Léon de Laborde, et quel est le but de ses investigations. S'il démontre l'exactitude géographique des récits de la Bible; s'il prouve, contre les assertions des philosophes du dernier siècle, qu'elle n'avance rien que de conforme à l'aspect des lieux et aux pratiques de la vie orientale, c'est pour consolider du même coup la divine autorité de ce livre, et mettre à néant les objections des incrédules. Observons-le toutefois : cette démonstration fût-elle évidente et complète, on n'en saurait déduire rigoureusement l'authenticité de la Bible à titre de livre

(1) Chez Renouard, rue de Tournon.

sacré, d'unique dépositaire de la vérité religieuse; car elle renferme en outre une partie surnaturelle, inaccessible à la raison humaine, qu'il faut croire ou rejeter sans discussion. Étendre jusque là les investigations de la science, c'est vouloir expliquer l'inexplicable; c'est blesser la foi sans obtenir, en retour, aucun de ces résultats qui entraînent la conviction. Sur un pareil terrain on ne peut émettre que des hypothèses vagues et arbitraires, également dénuées de certitude et d'autorité.

Tel est le vice radical de ce système d'interprétation que l'Allemagne a vulgarisé sous le nom de *rationalisme*. Pour les commentateurs de cette école, il n'est pas, dans la sainte Écriture, un seul fait dont on ne puisse se rendre compte, un seul miracle qu'à l'aide d'une explication plus ou moins savante on ne puisse réduire aux proportions d'un phénomène du monde physique. Le merveilleux, disent-ils, n'est que dans la légende; en réalité, tout s'est passé conformément aux lois éternelles des choses. Mais raisonner ainsi, n'est-ce pas ruiner les fondemens mêmes du christianisme? n'est-ce pas avouer hautement l'inutilité de ses dogmes et de ses mystères, et le rabaisser au niveau d'une doctrine philosophique? C'est là un écueil où, dans l'ardeur de ses recherches, M. de Laborde fût infailliblement tombé, si d'avance il n'eût distingué avec soin le domaine de la science de celui de la religion. Partout où il reconnaît l'empreinte d'une main divine, il se prosterne humblement et confesse son insuffisance. Il laisse à la foi d'achever l'œuvre de la science, et n'essaie pas de lutter contre d'insurmontables obstacles. Il se sépare donc en tout point de l'école des rationalistes, qu'il combat même, et non sans avantage, chaque fois qu'il la rencontre sur son chemin.

D'autre part, il repousse non moins rigoureusement les procédés de l'interprétation allégorique qui, décomposant le sens littéral pour en extraire le sens intime, voit partout des images et des symboles sous le voile de la réalité. Enfin il traite d'absurde le système des mythes, que le docteur Strauss a récemment mis en œuvre avec toutes les ressources du savoir et de la controverse. M. Léon de Laborde s'attache à suivre pas à pas, lettre à lettre, le texte de l'Écriture sainte, le commentant là où elle est susceptible d'un commentaire, et laissant à la foi de faire le reste. Maintenant que son but et sa méthode nous sont bien connues, nous pouvons entrer franchement dans l'analyse de son livre, et sans obstacle la mener jusqu'au bout.

Disons-le d'abord : loin d'improviser son érudition, M. de Laborde a parcouru, et plus d'une fois, les lieux qu'il décrit; de plus, pour éclairer et guider ses investigations, il a étudié, interrogé les traces de ses nombreux devanciers; il a passé en revue cette multitude d'hommes de toute classe et de toute religion, prêtres, soldats ou voyageurs, juifs, chrétiens ou musulmans, qu'un zèle pieux ou qu'une ardente curiosité pousse depuis dix-huit siècles sur les rives de la Terre-Sainte. C'est à ces pèlerins de la foi ou de la science, comme le remarque judicieusement M. de Laborde, qu'il faut s'informer de l'Orient. Là est la source authentique, la tradition vivante, dont les témoignages ont autrement de force et de vivacité que la lettre morte des

mémoires d'académie et des dissertations pédantesques. Cependant il nous manquait encore un catalogue raisonné de ces précieux documens, une analyse critique qui apprécia nettement le caractère et la valeur de leurs dépositions. Nous la trouvons dans l'introduction de M. Léon de Laborde, où elle sert de point de départ à des considérations étendues et curieuses sur l'état des connaissances géographiques au moyen-âge.

A cette époque, on le sait, les sciences et les arts relevaient de la religion, et ne marchaient qu'à l'aide de ce puissant mobile. Il en fut de même de la géographie, qui recommença par la Palestine la série de ses études et de ses découvertes. C'était là, en effet, le rendez-vous, la patrie commune des chrétiens. Déjà, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, au temps de la retraite de saint Antoine en Égypte et de saint Hilaire en Judée, on accourait visiter les lieux témoins de la passion du Christ et s'édifier de leur présence; déjà la foule des pèlerins se pressait dans les rues de Jérusalem, et encombraient ses hôtelleries. Telle était même la ferveur de ces premiers chrétiens que, pour la plupart, ils se choisissaient une demeure aux lieux même de leur pèlerinage. Ils y vivaient et mouraient dans les austérités de la pénitence.

En même temps, de tous les coins du monde où les avait dispersés la malédiction céleste, les Juifs se pressaient à l'envi vers la Palestine, qu'ils chérissaient toujours comme la vraie patrie, la terre consacrée par les promesses du vrai Dieu et le tombeau de leurs ancêtres. Un peu plus tard, des croyans d'une religion nouvelle accurent encore cette multitude. C'étaient de pieux *hadgis*, qui, en se rendant à la Mecque, saluaient sur leur passage la patrie de Moïse et de Jésus, ces glorieux précurseurs du prophète.

Ces perpétuelles excursions en Palestine ne pouvaient demeurer stériles pour la géographie. Quelques pèlerins, hommes instruits, voulurent se rendre compte du pays qu'ils avaient parcouru, de la route qu'ils avaient suivie, et bientôt parurent de nombreux itinéraires en turc, en arabe, en hébreu, en latin, à l'usage de chaque peuple et de chaque religion. Guides indispensables au voyageur, ils satisfaisaient encore, par des descriptions plus ou moins exactes, la curiosité de ceux qui ne pouvaient visiter les lieux saints. Malheureusement, il ne nous reste rien de ces récits, d'autant plus regrettables qu'ils avaient recueilli les premières empreintes, les échos encore fidèles de la tradition. Au temps des croisades, on en appelait à l'autorité de ces documens pour exciter et raffermir le zèle des peuples; on colportait de couvent en couvent, de ville en ville, l'*Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem*, la *Description d'Arculfe*, que nous a conservée Adaman, et les croisés y pouvaient reconnaître et calculer d'avance les chances favorables ou périlleuses de leur voyage. C'est à cette époque que commence pour nous la renaissance des études géographiques, qu'il est possible d'en suivre et d'en retracer le développement, d'après des indications précises, des textes positifs. C'est ce qu'a fait M. Léon de Laborde; mais son travail eût laissé à désirer s'il n'eût esquissé d'abord l'histoire de ces premiers pèlerinages, avant-coureurs

des croisades, ces *pèlerinages armés et conquérans*, comme il les définit excellemment.

On regrette toutefois qu'en datant de cette époque la seconde et nouvelle ère de la science géographique, M. Léon de Laborde n'ait pas déduit plus amplement les motifs de cette juste division. Il ne suffisait pas de répéter ici que la géographie avait dû sa renaissance à l'enthousiasme des idées religieuses, car ce mobile n'agissait pas moins dans la première période que dans la seconde. D'où vient donc qu'après avoir si lentement cheminé durant dix siècles, la science prit avec les croisades un si rapide essor? La cause en est évidente, et n'a pas échappé sans doute à la sagacité de l'auteur; mais il aurait dû l'énoncer formellement, et non la sous-entendre, car c'est une preuve nouvelle de cette importante vérité, que les grandes découvertes ne s'accomplissent qu'avec l'aide de tous, et pour répondre à des besoins généralement sentis. Jusqu'aux croisades, en effet, les pèlerins, si nombreux qu'ils fussent, avaient marché isolément; si plus d'un avait péri dans le cours d'un si long et si périlleux voyage, ce n'était là néanmoins qu'une perte individuelle ou domestique dont la société souffrait à peine. Mais lorsqu'il s'agit du sort de populations tout entières, un aiguillon autrement puissant, une nécessité impérieuse sollicitèrent, commandèrent, en quelque sorte, les découvertes de la science. Sans doute la religion n'avait cessé d'en être le principe, puisqu'elle était l'ame des croisades; mais l'action de ce mobile venait de se modifier, de s'accroître singulièrement.

Toutefois, s'il n'a pas suffisamment insisté sur les causes de cette grande révolution, M. de Laborde n'a oublié aucun de ses effets; il a saisi et retracé vivement ses prodigieuses conséquences. Entre autres questions qui s'y rattachent, il en est une superficiellement étudiée et mal comprise jusqu'à ce jour, que M. de Laborde vient de fixer par des dates précises, par de lumineux rapprochemens; question des plus importantes en géographie, car elle renferme toute l'histoire des cartes, depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes. Les anciens possédaient-ils des cartes? et, au cas de l'affirmative, quels étaient la forme et le caractère de ces cartes? Que sont-elles devenues aux mains des savans du moyen-âge, et par quelles évolutions ont-elles atteint le point de perfectionnement où nous les voyons aujourd'hui? Tels sont les termes du grave problème posé par M. de Laborde, et qu'il résout comme il suit :

Non, l'antiquité n'a point connu ce que nous entendons aujourd'hui par des cartes, où la projection mathématique rigoureuse s'unit à la représentation proportionnée et conventionnelle des formes. Sans doute, observe l'auteur, il y a eu à cette époque des tableaux géographiques; les hommes ingénieux, qui créaient la beauté et reproduisaient la nature, ne pouvaient rester sur ce globe terrestre sans chercher à se faire une idée de sa forme, et à représenter ses divisions; mais ces tableaux qui ornaient les appartemens, soit qu'ils fussent peints sur le mur ou sur du bois appliqué au mur, soit qu'ils formassent le parquet, composés en riches mosaïques, tenaient bien plus du paysage

et de la représentation pittoresque que de la cartographie. Ils ne sont venus jusqu'à nous que dans des descriptions poétiques ou des spécimens insuffisants; autrement ils étonneraient par leur enfantillage ou leur barbarie, et nous expliqueraient comment on ne passa pas rapidement de ces essais informes à des cartes véritablement étudiées et habilement rendues, qui auraient été des guides pour tous.

En outre, si de pareilles cartes eussent existé, les idées des anciens sur la forme de la terre en eussent reçu une direction fixe et déterminée. Tout au contraire, il n'est pas d'image si capricieuse, d'hypothèse si arbitraire que l'imagination des poètes ou l'esprit de système n'ait avancée sur ce point. Homère décrit la terre comme une surface plate et ronde, Thalès comme une boule, Hérodote comme un allongement plat et ovale; Anaximène lui donnait la forme d'une table, et Pythagore celle d'un dé; Xénophane la suppose élançée en pyramide, Léucippe arrondie comme un tambour. A dater d'Aristote, il est vrai, l'idée de la sphère prit la consistance d'un fait étudié et raisonné autour duquel se rangèrent les plus savans esprits de l'antiquité : Platon, Ératosthène, Strabon, Marin d' Tyr, Ptolémée. Mais, en dépit d'une opinion aussi saine et des imposans suffrages qui la consacraient, on vit des hommes comme Épicure, Cosmas Indicopleuste, Eudoxe de Cumes, reprendre et réhabiliter les anciennes erreurs.

De tous ces motifs, dont nous ne mentionnons que les principaux, et même sans le cortège de preuves et de citations qui les appuie, l'auteur est fondé à conclure que l'antiquité ne connaissait pas les cartes. Il convient d'en attribuer l'invention au moyen-âge, et plus justement encore aux temps modernes; car jusqu'à la découverte de la boussole, jusqu'aux grandes expéditions maritimes de l'Espagne et du Portugal, le moyen-âge en est resté à des esquisses plus ou moins incomplètes. Bien qu'il faille en tenir compte dans l'histoire de la science, elles n'ont que faiblement contribué à ses progrès. De même, en examinant les cartes des géographes arabes, entre autres, les nombreux planisphères d'Ibn-el-Ouardi, on voit qu'ils ignoraient encore l'art de mettre en œuvre leurs connaissances mathématiques et astronomiques, et les innombrables documens qu'ils possédaient. Mais à dater du xiv<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on eut sillonné en tous sens le continent oriental, on s'attacha à en retracer plus précisément la forme et les contours. La carte de la terre-sainte, dressée par Mario Sanudo en 1306, celles que dressèrent à la même époque les Génois, les Vénitiens et les Catalans, signalent déjà de notables améliorations. En 1484, un artiste de talent, Eyrard Rewich, *mit par figures*, comme le dit Breydenbach, son compagnon de voyage, les villes et les principaux monumens de la Palestine. Ce tableau, exactement reproduit par M. Léon de Laborde, nous permet d'apprécier l'état de la géographie à cette époque. On le voit, du reste, la religion ne cessait d'être le mobile de ses progrès, comme elle le fut aussi de quelques-unes de ses erreurs. Les géographes du moyen-âge, avec la foi naïve de ce temps-là, firent de Jérusalem le centre du monde; et leurs cartes nous représentent la Palestine comme trois fois plus grande en proportion

que tout le reste de la terre. Mais ces erreurs étaient faciles à rectifier, tandis que les vérités acquises établissaient déjà la science sur une base solide et durable.

De ce moment, en effet, elle marche avec une singulière rapidité. Au xv<sup>e</sup> siècle commence cette troisième et dernière période de la science géographique, dont M. de Laborde nous retrace toutes les phases en traits généraux, mais caractéristiques. Ici même son point de vue s'agrandit naturellement, et, outre les récits des voyageurs et les travaux de la cartographie, il embrasse l'examen de ces œuvres d'art qui s'attachent à reproduire l'Orient dans les accidens de sa riche nature, dans la variété pittoresque de ses mœurs et de ses costumes. C'est ainsi qu'il fait successivement passer sous nos yeux Amico et Zuallart, Corneille Lebrun, Niebuhr, Pococke, Volney, Cassas jusqu'à Montfort et Horace Vernet, jusqu'à M. de Châteaubriand et M. de Lamartine, qui ferment avec éclat le cycle de cette glorieuse odyssee. Encore ne citons-nous ici que les noms les plus brillans, les plus populaires. Bien d'autres auraient droit à une honorable mention, et M. de Laborde tout des premiers, lui qui déjà, par ses *Voyages en Syrie et en Arabie*, par les cartes et les nombreux dessins dont il les a fait suivre, a pris rang dans cette pléiade d'artistes, de savans et de voyageurs, dont les efforts réunis nous ont mis en possession de toutes les richesses du sol oriental.

Telle est, en somme, cette introduction. Nous avons cru devoir en présenter l'analyse, parce que, outre son mérite intrinsèque, elle fait préjuger la valeur du corps de l'ouvrage. Désormais nous savons à quel écrivain nous avons affaire, écrivain instruit autant que sagace, et qu'on ne peut confondre avec ces faiseurs si communs aujourd'hui, ces charlatans d'érudition qui ont oublié le lendemain leur savoir de la veille.

En outre, à cette époque de scepticisme et d'indifférence, c'est un noble travail d'appliquer la science à la restauration des idées religieuses. Pareille tentative, lors même qu'elle n'atteint pas son but pleinement et immédiatement, ne reste jamais inféconde, car elle donne l'éveil aux intelligences d'élite; elle les soulève vers ces hauts problèmes dont l'éternelle méditation fait le tourment et aussi la grandeur de l'esprit humain. A ce point de vue seul, l'ouvrage de M. Léon de Laborde eût appelé notre attention s'il ne la méritait, d'ailleurs, par la manière savante dont il a traité tous les côtés humains de son sujet. Le titre de *Commentaire géographique* est en effet trop modeste; car il n'est pas, dans l'*Exode* et les *Nombres*, un seul détail d'histoire naturelle, un trait de mœurs ou de couleur locale, qu'il n'accompagne d'un abondant commentaire où les observations du voyageur précisent et vivifient les connaissances de l'érudit. C'est là même le caractère distinctif de cet ouvrage, la source de l'intérêt qui vous attache à sa lecture. La science n'en est pas une science morte, toute de textes et de citations, mais une science expressive et pour ainsi dire vivante, puisée non dans les livres, mais dans la pratique des hommes et des choses. Esprit positif et français par excellence, l'auteur rejette également et laisse à l'Allemagne le vague des généralisations systématiques et

la puérité de ces systèmes grammaticaux qui ne reposent que sur la transposition d'une virgule ou le changement d'un iota. Combien d'erreurs eussent évitées ces docteurs d'outre-Rhin s'ils en avaient appelé au spectacle du monde réel, s'ils n'avaient pris à tâche d'étouffer l'esprit sous la lettre, et le sens de la vie sous le fatras de l'érudition! A cet égard, nous sommes heureux de pouvoir invoquer l'imposant témoignage de M. Edgar Quinet, qui, dans son remarquable article sur la *Vie de Jésus*, par M. Strauss, disait éloquemment :

« Je regrette qu'après s'être enseveli dans la littérature des rabbins et du Talmud, M. Strauss n'ait pas eu recours plus souvent aux voyages qui peignent la vie de l'Orient. Je suis convaincu qu'il aurait trouvé, dans le spectacle des peuples du Levant, quelques traits qui auraient éclairé son sujet. Il eût fait plus; il eût tempéré sa tendance évidemment trop constante à tout réduire en abstractions. S'il eût un peu plus approché de ces rivages des apôtres, les scènes du lac de Galilée, le Christ endormi dans l'orage, les flots apaisés par ses paroles, ne lui eussent plus, j'imagine, paru seulement des fictions sans corps, imitations érudites du passage de la mer Rouge, ou figures de la vertu embarquée sur un océan orageux (1). »

Sans doute bien des jours ont passé depuis que Moïse gardait, chez les Madianites, les troupeaux de son beau-père Jethro. Plus d'une fois l'Orient a changé de face depuis le temps où, sur cette terre des prophéties et des miracles, s'accomplissaient les miracles et les prophéties de Jésus; mais ces révolutions, plutôt superficielles et passagères que durables et profondes, n'ont jamais pénétré jusqu'à ce fonds invariable de mœurs et de coutumes qui tient, en Orient, à la nature même du sol et du climat. De plus, l'islamisme, en consacrant ces traditions primitives, assura leur perpétuité. Aussi rien ne ressemble plus à un Hébreu du temps de Moïse qu'un Arabe d'aujourd'hui, et on pourrait presque dire qu'il n'y a pas dans la Bible un seul trait de mœurs qui n'ait, aujourd'hui encore, son application. Ce commentaire nous en offre la preuve à chaque pas, car l'auteur y place sans cesse le passé en regard du présent, qui, de tous points, le confirme et le justifie. C'est en parcourant, à dos de chameau, les immenses solitudes de l'Arabie, en vivant au milieu de ces tribus rebelles à toutes les influences de la civilisation, que M. de Laborde a recomposé et retracé le tableau de la vie nomade et patriarcale des Hébreux. Ainsi, par un double avantage de sa méthode, il embrasse d'un seul point de vue et l'Orient de Moïse, et l'Orient de Méhémet-Ali. En ce sens son livre touche aux plus graves questions de la politique du jour, et intéresse ceux-là même que le débat des idées religieuses laisse froids et indifférens.

Entre autres passages de ce commentaire, mentionnons les dissertations de l'auteur sur les dix plaies d'Égypte où, avec une rare sagacité, séparant les effets naturels du merveilleux qu'elles comportent, il met à néant toutes

(1) *Revue des Deux Mondes*, décembre 1838.



les explications des rationalistes; en second lieu, ce qu'il nous rapporte des expériences de la magie orientale, où il a figuré comme témoin et comme opérateur; enfin, de nombreuses études d'histoire naturelle, notamment sur le chameau, que M. de Laborde étudie et nous fait connaître au complet, réfutant, à l'aide d'observations positives, une fausse opinion de Buffon et de Cuvier, répétée, d'après eux, par tous les naturalistes.

Un des points que l'auteur a le plus solidement établis, et qui forme la base même de sa dissertation, c'est l'itinéraire suivi par les Israélites dans leur voyage d'Égypte en terre-sainte. C'a été l'objet d'une foule d'opinions diverses et souvent contraires que M. de Laborde examine et discute successivement. Les conclusions qu'il tire de cet examen, appuyées sur des renseignements formels et mis en relief par des cartes, offrent, ce nous semble, les caractères de la vérité, car elles rendent compte de la plupart des difficultés de ce problème, du moins dans son sens purement historique et géographique. On en serait convaincu s'il nous était possible de présenter ici, avec les développemens qu'il comporte, le système d'interprétation de l'auteur; mais un compte-rendu sommaire de ce travail lui ferait perdre le caractère éminemment scientifique qu'y présentent le rigoureux enchaînement des preuves, l'abondance et la précision des détails.

Quant au style, il est, comme l'esprit même du commentaire, simple, net, et rapide en ses allures. C'est le langage d'un homme pressé de s'instruire et d'instruire les autres, qui va droit au but, sans s'arrêter à de puérils ornemens ou à de vulgaires déclamations. Mais cette simplicité n'est pas sécheresse, et lorsqu'il nous parle de ces merveilleux évènements où éclate la toute-puissance divine, lorsqu'il nous décrit les magnificences de la nature orientale, la diction de l'auteur s'anime et se colore des teintes éclatantes de son sujet.

Nous voici au terme de l'analyse de cet ouvrage, analyse qui, dans les limites où elle se renferme, n'est pas sans convenance et sans utilité. En effet, les livres comme celui de M. Léon de Laborde n'entrent que lentement dans le domaine public. Il faut du temps, de nouvelles et savantes investigations, pour les classer définitivement, pour y séparer la vérité de l'erreur; car nous ne prétendons pas que, malgré son incontestable valeur, ce commentaire soit exempt de ce fâcheux mélange. Se pourrait-il qu'en un ouvrage de cette étendue ne se soient point glissés quelques erreurs de détail, quelques faits inexacts, et des assertions hasardées sur la foi de témoins d'une science ou d'une véracité douteuses! Aisément nous en fournirions la preuve, si nous avions eu dessein de soumettre tout le corps de ce livre à une méticuleuse analyse; mais, frappé d'abord des excellentes qualités dont il brille, nous avons voulu les signaler aux yeux de tous, et provoquer ainsi une discussion plus savante, plus approfondie que la nôtre, qui, avec plus de précision et de portée, ne peut que confirmer, ce nous semble, la justesse de nos observations.

De ce compte-rendu immédiat il résulte en outre un avantage non moins évident et d'une utilité générale, celui de constater jour par jour l'état des esprits, de tracer exactement la marche des travaux de la science et comme le bulletin de chacune de ses découvertes. En ce sens le livre de M. Léon de Laborde offre encore matière à de graves réflexions.

Depuis quelques années, la cause du catholicisme semblait abandonnée par les intelligences élevées, par les maîtres du savoir et de l'élégance. Après les grandes œuvres des Châteaubriand, des Bonald, des De Maistre, des Lamennais, on s'est laissé aller à je ne sais quelle religion de fantaisie qui donne libre carrière à tous les écarts de l'imagination, aux produits les plus monstrueux de l'analyse et de la synthèse. Ce *néo-christianisme*, comme l'appellèrent ses apôtres, grands faiseurs de feuilletons et de romans, offrait tout juste la consistance et la vitalité d'un feuilleton ou d'un roman à la mode. Ces apparences suffirent néanmoins pour remettre en honneur des pratiques ridicules ou des prétentions surannées. L'esprit de parti s'en mêla et ne tarda pas, comme on sait, à envenimer les choses. Pour favoriser cette soi-disant réaction religieuse, on voulut la pousser à ses extrêmes conséquences. On réimprima en foule des livres d'une dévotion puérile ou d'un mysticisme dangereux, tels enfin que Bossuet et Pascal les eussent flétris et anathématisés. On alla déterrer, dans la poussière des bollandistes, les plus équivoques traditions du légendaire, pour les enjoliver du style et des vignettes à la mode, et leur conférer les honneurs de *l'illustration*. Le rétablissement des congrégations et des communautés monastiques fut hautement demandé. En ce moment même il se forme à Paris une société qui fait des bonnes œuvres *par actions* et des miracles *en commandite*.

Ces extravagances, aussi contraires à l'esprit religieux qu'à l'esprit philosophique, aboutiraient bientôt à l'entière destruction du christianisme. C'est la science aujourd'hui, et non la superstition, qui peut raffermir l'église chancelante, et la sauver des menaçans efforts du scepticisme. Le livre de M. Léon de Laborde est donc tout-à-fait de circonstance, et répond aux besoins de l'époque. Pour combattre l'incrédulité, il s'est servi de ses propres armes; il a emprunté à l'Allemagne son érudition, à l'esprit philosophique français son sens net et la précision de sa méthode. Chrétiens ou philosophes, nous devons tous applaudir à cet exemple, et lui souhaiter des imitateurs, car du conflit de ces savantes dissertations jaillira tôt ou tard quelque vérité féconde. Il est temps, d'ailleurs, que nos théologiens s'élèvent à de plus fortes études. C'est en vain qu'ils s'usent à débâter sans cesse contre les brillans sophistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Rappelons-nous qu'en Angleterre, à cette même époque, c'étaient les Clarke, les Warburton, qui répondaient aux manifestes des Collins, des Tolland et des Bolingbroke. L'église de France en serait-elle réduite, aujourd'hui encore, à n'avoir pour soutiens que les tristes successeurs des Patouillet et des Nonotte?